

ACADÉMIE DE NANCY

SÉANCE

DE

RENTÉE DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

LE 3 NOVEMBRE 1892

UNIVERSITÉ DE NANCY

ACADÉMIE DE NANCY

RENTÉE SOLENNELLE
DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

NANCY

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE DE L'EST

51, rue Saint-Dizier, 51

—
1893

DISCOURS

PRONONCÉ

Par M. BERNHEIM, professeur à la Faculté de Médecine

A LA SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE DES FACULTÉS

Le 3 Novembre 1892

MONSIEUR LE RECTEUR,
MESSIEURS,

C'est à un professeur de la Faculté de médecine qu'incombe cette année le périlleux honneur de vous entretenir quelques instants. Et d'abord pourquoi la Faculté de médecine, qui donne un enseignement professionnel, vient-elle s'asseoir dans cet hémicycle universitaire avec ses sœurs, lettres, sciences, droit, qui donnent un enseignement purement théorique et spéculatif? Car si l'Université embrasse toutes les notions laborieusement amassées par l'esprit humain, elle laisse aux écoles spéciales l'application de ces notions utilisées dans un but professionnel. L'Université fait des savants et non des professions. Les écoles d'ingénieurs, d'architectes, d'industries, d'agronomes, qui élaborent leur art et édifient leur technique avec les données que la science pure leur apporte, ces écoles ne constituent pas des Facultés. Seule l'École de médecine est considérée comme telle, dans

tous les pays du monde. On l'accepte, bien qu'elle donne un apprentissage pratique : on ne l'exclut pas du cénacle, bien qu'elle fasse des médecins ! Et voyez l'intruse ! Admise par privilège spécial, malgré son vice originel, à prendre place dans le groupe universitaire, elle tend à accaparer la place toute entière ; car pour le public, en France, nous sommes les seuls docteurs. Que nos confrères en doctorat des autres Facultés veuillent bien nous pardonner cette injuste valeur, qui nous confond, à notre corps défendant.

Si à l'exclusion des autres écoles professionnelles, celle de médecine est néanmoins considérée comme une école de haut enseignement pur, c'est d'abord parce que la science qu'elle professe est bien de sa nature une branche spéciale, spécifique, qui ne saurait être subordonnée à aucune autre ; c'est ensuite parce que l'application de cette science, c'est-à-dire la médecine proprement dite, ne peut être distraite de la science elle-même.

C'est celle de l'homme ; c'est l'étude de l'organisme humain, dans son évolution, depuis sa naissance jusqu'à sa fin : car, créé pour un temps limité, fatalement destiné à se détériorer et à détruire, cet organisme naît, se développe, décline et meurt. L'histoire naturelle de l'homme comprend toutes ces phases ; elle étudie toutes les causes qui les entravent ; elle scrute la vie et la mort, la santé et la maladie, la physiologie et la pathologie. Et voilà pourquoi l'étude de l'homme malade, science appliquée, est intimement liée à l'étude de l'être humain, science pure.

Sans doute, les autres Facultés s'occupent aussi de l'homme, mais plutôt de l'homme considéré en dehors de lui-même, objectivement, par les productions matérielles et intellectuelles issues de son initiative. La pensée humaine qui émane du cerveau, souvent vague et confuse, les lettres la recueillent et la dégagent nette et

précise à l'aide d'un merveilleux instrument, la parole, qu'elles embellissent et perfectionnent sans cesse, afin que cette parole aussi éclaire et agrandisse la pensée de l'homme.

Les lettres étudient l'humanité collective, fouillant les archives et les monuments, pour pénétrer ses origines et son évolution historique : elles étudient aussi l'individualité humaine, plongeant, pour la déchiffrer, un regard indiscret dans les profondeurs de l'âme ; la physiologie est un domaine sur lequel se rencontrent l'homme de lettres et le médecin.

Les sciences explorent la nature, telle qu'elle se manifeste à nous ; elles scrutent les causes et les lois des phénomènes auxquels nous assistons ; elles interrogent le monde que nous habitons et les autres mondes que nos sens peuvent atteindre de loin : elles créent aussi une langue spéciale, artificielle, instrument merveilleux aussi, qui sert à calculer et à formuler les lois qui régissent les forces et la matière.

Le droit étudie les lois des sociétés, celles par lesquelles s'établit l'association des êtres humains, sans lesquelles l'homme, réduit à ses propres forces, ne vivrait pas ou vivrait à l'état sauvage ; il formule les règles, les principes, les procédés artificiels à l'aide desquels les hommes, réunis dans un intérêt collectif, sont constitués en communautés, qui ont besoin de ce mécanisme complexe pour subsister, fonctionner et se garantir.

Tout cela est de l'humanité. La médecine seule étudie l'homme complet en lui-même, l'homme subjectif, l'être humain qui a élaboré tous ces produits de l'esprit dont les autres Facultés vous ont livré le secret.

Qu'est-ce que l'homme ! Il se trouve sur ce globe avec d'autres êtres vivants qui naissent et qui meurent comme lui. D'où vient-il ? Nous l'ignorons. Que devient-il ? Nous l'ignorons encore. La Bible dit : Dieu prit de la terre, la

pétrit, en fit le corps de l'homme et lui insuffla une âme. Poussière terrestre animée par le souffle divin !

Depuis l'origine mystérieuse du premier homme, les autres procèdent d'un œuf fécondé qui apparaît comme une cellule microscopique. Cette cellule se développe, et par un travail de segmentation dont la science a étudié toutes les phases, elle donne lieu aux premiers linéaments de l'être humain. D'abord greffé sur l'organisme maternel, l'homme mûrit, naît et commence sa vie indépendante.

Vous connaissez dans ses gros traits la structure de cet organisme et le fonctionnement de ses rouages. Il a pour charpente, pour carcasse, cet affreux squelette, avec son crâne à la face hideusement excavée, spectre grimaçant de la mort, planté sur sa longue tige vertébrale, à laquelle s'insèrent deux ceintures, celle des côtes et celle du bassin, armées de larges leviers articulés. Sur ce squelette se moulent comme des courroies élastiques les muscles qui le mettent en mouvement. De ses cavités, les divers appareils, celui de la digestion qui reçoit les aliments et, avec ses annexes, les transforme en sang, liquide nourricier ; le cœur et l'arbre circulatoire qui répandent ce sang à travers l'organisme ; les organes sécréteurs qui éliminent les résidus ; l'appareil respiratoire ou le ventilateur qui renouvelle l'oxygène et l'appareil nerveux qui actionne le tout. Sans lui la machine serait inerte.

Il s'y passe des phénomènes chimiques. La transformation des aliments en matières assimilables, la combustion respiratoire, les fermentations organiques, l'oxydation du sang et des tissus, la fabrication du suc animal, tout le travail de la nutrition s'opère dans notre corps comme dans un vaste laboratoire de chimie. Ce laboratoire est aussi une fabrique de poisons : les ptomaines, les leucomaines, les toxines nombreuses que

l'analyse extrait du corps humain sont les scories de cette chimie animale qui doivent être éliminées ou transformées ; leur accumulation dans le corps produit la maladie ou la mort.

Il s'y passe des phénomènes physiques : la mécanique osseuse, articulaire et musculaire, la station et la locomotion sont commandées par les lois de la physique ; la circulation du sang obéit aux principes généraux de l'hydrodynamique ; le travail de la machine, la contraction des muscles, l'activité de toutes les fonctions dégagent ou absorbent de la chaleur et de l'électricité. Une série d'appareils physiques et physiologiques, les organes de la vision, de l'audition, de l'olfaction, récoltent les vibrations lumineuses, sonores, olfactives et autres, émanant du monde extérieur, pour mettre en rapport avec lui l'organisme humain.

Mais les lois de la physique et de la chimie ne jouent qu'un rôle secondaire dans notre économie. Il y a un autre ordre de phénomènes qui la gouvernent et qui différencient notre machine d'avec toutes celles que nous construisons et dont le mécanisme nous est connu. Ce sont les phénomènes vitaux ou biologiques. Notre machine est vivante.

La bouchée de pain qu'elle ingère ne devient pas seulement peptone dans l'estomac, albumine dans le sang, myosine dans le muscle, cholestérine ou biliverdine dans le foie, cérébrine ou protagon dans le cerveau. Ces transformations, le chimiste peut ou pourra un jour les accomplir.

Mais cette bouchée devient globule sanguin ; elle devient muscle, os, foie, cœur, nerf, cerveau ; la matière vivante se l'incorpore et lui donne la vie ; chaque organe la façonne à son image, en fait la chair de sa chair et l'imprègne de ses propriétés. Telle parcelle alimentaire, transformée par les sucs digestifs, modifiée

chimiquement et physiquement par le travail de la nutrition dans son transfert à travers l'organisme, finit son évolution dans le foie et devient cellule hépatique : elle fabrique de la bile et du sucre. Telle autre finit dans le cerveau et devient cellule cérébrale : la substance inanimée est devenue organe de la pensée ; la chair s'est faite esprit ! Mystère de la vie, plus étrange que ceux de la cornue. Ces transformations, le chimiste ne les fera jamais : la vie seule peut les faire !

La vie, la biologie, c'est ce qui préside à l'évolution de l'œuf fécondé, c'est la transformation moléculaire incessante qui s'accomplit dans les organismes, qui naissent, croissent, se reproduisent et meurent : ce sont des cellules ou éléments microscopiques qui s'agrandissent, se remplissent de noyaux, prolifèrent, se transforment en fibres, en muscles, en vaisseaux, en organes divers ; c'est l'affinité élective qui porte chaque élément chimique, albumine, fer, phosphore, soufre, sels, vers sa place déterminée à l'organe qui en a besoin et se l'incorpore, c'est ce travail de végétation et d'organisation qui s'opère par des lois et des procédés inconnus que les corps vivants se communiquent de génération à génération.

Nous créons les phénomènes physico-chimiques dont les lois nous sont connues ; nous observons les phénomènes vitaux ou biologiques, dont l'essence nous échappe, chez le végétal, chez l'animal, chez l'homme. C'est la vie végétative qui se révèle à nous : elle est chez l'homme, comme elle est chez la plante.

Physique, chimie, biologie, est-ce tout ? Sommes-nous de simples plantes qui végétons et évoluons par les lois de la vie ? N'y a-t-il en nous, pour nous distinguer de la matière brute que la biologie cellulaire ?

Il y a autre chose ; il y a des phénomènes d'un autre ordre, vitaux aussi, mais dont nous ignorons l'évolution matérielle, ce sont les phénomènes de l'esprit ou de

l'âme, les phénomènes psychologiques. L'homme a conscience d'être ; il sent ; il pense ; il a une vie psychique.

A côté de nous existent d'autres êtres, conformés d'une façon analogue à la nôtre. Comme nous et les plantes, ils végètent ; comme nous, ils ont un cerveau et un système nerveux ; ils manifestent des phénomènes de conscience. Nous les appelons des animaux. Sommes-nous des animaux comme eux ?

Des savants l'on dit, avec modestie : « L'homme, disent Littré et Robin, est un mammifère, de l'ordre des primates, de la famille des bimanés. »

« L'homme, dit Charles Richel, est le roi des animaux. »

Est-il vrai que l'homme n'est qu'un animal au sommet de l'échelle et que c'est vanité humaine que le différencier dans le classement naturel des êtres d'avec ses congénères ? Ce n'est d'ailleurs au fond qu'une question de définition.

Sans doute notre organisme matériel ressemble à celui des animaux ; notre vie végétative et en partie notre vie psychique ressemblent à la leur. Il y a de la bête dans l'homme. Elle a été étudiée, éventrée, disséquée dans tous ses organes par les anatomistes, la bête humaine. Elle a été fouillée aussi, disséquée, scrutée dans tous les replis de son être moral par les romanciers naturalistes et psychologues de notre fin de siècle ; je doute que jamais aucune bête animale ait scruté avec autant de sagacité l'âme d'un de ses semblables.

Ce n'est pas la structure matérielle de la machine qui établit la prééminence de l'homme sur les animaux, ou, si l'on veut, sur les autres animaux ; ce n'est pas l'existence d'une âme consciente et pensante, car les autres aussi en ont une : c'est la *qualité* de cette âme, c'est la *qualité* de cette pensée.

Celle de l'animal reste éternellement embryonnaire, comme celle de l'enfant nouveau-né : elle n'évolue pas ;

elle ne se développe pas. L'animal, sent, souffre, manifeste de la joie, de la douleur, de la colère: l'animal pense; mais sa pensée est asservie à ses sensations, à ses instincts, aux besoins de son organisme: elle ne dépasse pas la conception de son être matériel et de ce qui peut réagir sur cet être; on peut dire de lui que l'esprit n'est là que pour servir les organes.

L'homme a une âme perfectible dans l'individu comme dans l'espèce; sa pensée se détache de lui-même, se porte sur les abstractions, s'élève vers l'idéal, s'élançait à la conquête du monde matériel et moral. Et quand on voit ce pauvre petit être, avec ce pauvre petit cerveau logé dans cette étroite boîte crânienne, jeté sur la terre sans savoir d'où il vient ni où il va, s'emparer du globe tout entier, en fouiller les secrets, dérober à la nature ses lois et ses mystères, asservir ses forces, chaleur, lumière, électricité, s'étudier lui-même, mesurer la distance qui le sépare des astres, arpenter les mondes lointains, quand on pense que l'homme qui n'est rien embrasse tout avec son esprit, quand on songe au labeur intellectuel immense que l'humanité poursuit sans cesse dans son évolution progressive, quand enfin on envisage tout ce qui est éclos de ce cerveau humain, on reste confondu par le contraste de cette petitesse avec cette immensité! On peut presque dire de l'homme: C'est un esprit servi par des organes!

Oui, trop modestes savants, vous n'êtes pas seulement les rois des animaux, vous n'êtes pas seulement des mammifères de l'ordre des primates, de la famille des bimanés ou même des hominiens! Sans doute, dans quelques millions d'années ou de siècles, quand vous serez devenus des fossiles paléontologiques, les Cuvier d'alors ne trouveront pas dans vos squelettes les éléments suffisants pour justifier une classe à part parmi les êtres animés de l'ère actuelle. Mais nous tous aujourd'hui

qui avons conscience de notre être moral et intellectuel, nous protestons contre l'identité que les naturalistes, scrutant la matière et négligeant l'esprit, veulent établir entre l'homme et la bête ! Que dans des collections zoologiques, le squelette de l'homme figure parmi les objets du règne animal ! Je le concède : notre être matériel est un animal. Mais parmi les animaux de la nature vivante, l'homme avec son esprit réclame une place à part, si l'esprit n'est pas quantité négligeable dans l'organisme humain.

Poussière terrestre animée par un souffle divin ! Comme je préfère, dans sa naïveté sublime, cette conception biblique à la définition que, dans sa modestie prétentieuse, la science dite positive voudrait lui substituer.

Esprit et corps ! Force et matière ! Telle est la machine humaine vivante, avec sa structure complexe, avec son anatomie et sa physiologie, avec sa biologie et sa psychologie ! C'est elle que la médecine doit explorer, c'est elle que le médecin a pour mission de sauvegarder.

Créée pour un temps déterminé, elle est condamnée, de par son organisation, à une usure fatale. Une vie séculaire, voilà, selon Buffon et Florens, ce que la Providence lui a destiné. « Mais aussi dit ce dernier, avec ses mœurs, ses passions, ses misères, l'homme ne meurt pas, il se tue. » Le plus souvent, en effet, la machine est frappée et meurt avant d'être usée par l'âge. Fragile, elle peut être blessée ou tuée par un traumatisme. Délicate et impressionnable, elle subit l'influence du milieu ambiant, des changements atmosphériques, des écarts de régime, du surménagement physique et moral. En outre, dans cette lutte à outrance pour la vie qui s'établit entre les êtres animés qui peuplent le globe et se dévorent entre eux, notre organisme devient la proie, non des grands, ceux-ci il les maîtrise, mais, ô ironie de la nature ! la proie des petits, des microbes : il devient, pour

ces êtres microscopiques, un champ de culture où ils végètent et prolifèrent et qu'ils empoisonnent par les toxines ou poisons qu'il secrètent : de là les maladies.

L'organisme n'est pas désarmé contre ses ennemis. Grâce aux secrets rouages de sa structure, et aux forces inhérentes à ses éléments, il réagit de façon à neutraliser ou à éliminer les influences nuisibles. On dirait que le constructeur, ayant prévu le danger, a imaginé les dispositions mécaniques propres à l'éviter. Voyez ce corps étranger qui veut entrer dans l'œil ; vite le muscle se contracte qui rapproche les paupières et soustrait le globe à son action. Une substance irritante s'est introduite avec l'air dans le larynx ou dans les bronches ; la toux a lieu avec des secousses d'expiration brusque qui rejette l'intrus hors des voies respiratoires. Notre corps est exposé à une température trop basse et tend à se refroidir par la surface ; voilà les vaisseaux de la peau qui se crispent et refoulent à l'intérieur du corps le sang, véhicule de la chaleur, qui est soustraite ainsi à l'action réfrigérante du dehors. Au contraire, la température extérieure devient-elle excessive et dangereuse, vite les vaisseaux de la peau se dilatent, les glandes sudoripares entrent en jeu, l'évaporation est activée, toutes les bouches de chaleur s'ouvrent pour laisser s'échapper l'excédent de caloriques nuisibles. Une balle projetée dans nos tissus : ceux-ci réagissent, engendrent une capsule fibreuse protectrice qui enkyste la balle et la rend inoffensive : ou bien la réaction engendre du pus qui distend les tissus et se fait jour vers la peau ; la balle est éliminée avec le pus. Les microbes eux-mêmes trouvent à qui parler dans l'organisme humain ; car notre sang et nos tissus contiennent des éléments cellulaires connus sous le nom de leucocytes ou globules blancs, qui ont la propriété d'absorber, de dévorer, d'annihiler dans une

certaine mesure ces terribles microbes : c'est ce que les bactériologistes appellent la phagocytose.

Ainsi notre organisme se protège et se défend, mais il peut succomber dans la lutte. Le médecin lui vient en aide. Explorer la machine humaine, interroger le fonctionnement de ses divers organes et déduire de cet examen la nature du mal, provoquer ou activer les réactions nécessaires à la restauration organique et fonctionnelle, en un mot aider la nature vivante dans son œuvre biologique de réparation, telle est sa mission. *Esse naturæ minister, non esse magister !*

Panser une plaie, ce n'est pas la guérir ; c'est la mettre dans des conditions telles que l'organisme vivant lui-même, avec ses propriétés biologiques puisse la combler et la cicatrifier. « Je le pansay et Dieu le guairit. »

On nous dit matérialistes, parce que nous traitons la matière. On nous dit les médecins du corps et non ceux de l'âme. Médecins du corps, nous le sommes, toujours occupés de nos lésions organiques et de nos microbes, armés de nos agents chimiques, de nos drogues et de nos bistouris.

Mais nous sommes aussi les médecins de l'esprit : car si nous soignons la guenille humaine, et cette guenille nous est chère, elle n'appartient à notre ministère que tant qu'elle est vivante ; le corps sans la vie qui l'anime ne nous appartient plus.

Nous savons que l'esprit est le gouvernail suprême de la machine humaine ! Lui absent, elle est frappée de paralysie psychique. Spectacle douloureux ! Elle gît inerte, stupide, sans mouvement, avec des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent rien du monde extérieur. Cependant la vie persiste : la machine continue à se nourrir : le sang circule à travers ses éléments ; elle absorbe et excrète, elle digère, elle respire, elle présente des manifestations chimiques, physiques et biologiques :

c'est la vie encore, mais la vie automatique et végétative. Ce n'est pas une machine humaine ; ce n'est pas une machine animale ; c'est une plante qui continue à évoluer, inconsciente d'elle-même, qui n'a plus de spontanéité, plus de moi !

L'esprit absent, l'être humain n'existe plus ; son corps lui survit. Car si l'automatisme des fonctions vitales suffit à entretenir l'évolution de la vie végétative, il faut l'âme consciente et pensante pour déterminer la spontanéité de la vie de relation, de la vie animale. L'homme manifeste son activité, se démène et s'agite, travaille ou ne travaille pas, accomplit tous les actes bons ou mauvais de son existence, parce *l'esprit* agit en lui, parce *l'idée* inhérente au cerveau commande ces actes, donne l'impulsion aux organes et fait mouvoir les leviers.

Mens agitat molem se corpore miscet !

Mens, c'est l'homme ! « Substance, dit Descartes, dont toute l'essence ou la nature est de penser. » L'homme pense : la machine automatiquement obéit et réalise la pensée. Qu'une idée possède le cerveau ! le corps vibre à son unisson et la matérialise ; car tous ses ressorts sont subordonnés à l'organe psychique ; car tous les actes, tous les phénomènes qui sont au pouvoir de la machine, l'esprit en a la clef et peut les déterminer. Voyez chez l'homme sain l'idée suggérée au cerveau, son instrument, jouer sur lui comme un clavier pour actionner les organes et les fonctions qu'il commande, faire à volonté de la paralysie et des convulsions, provoquer ou neutraliser les douleurs, ralentir ou accélérer le cœur, faire avec le cerveau lui-même des émotions, des illusions, des hallucinations ! Voyez chez l'homme malade, la simple parole, c'est-à-dire l'idée qu'elle contient, donner un sommeil bienfaisant, calmer les souffrances physiques et morales, arrêter des convulsions, restaurer l'appétit,

augmenter la force musculaire, régulariser des fonctions diverses, guérir des maladies !

Sunt verba et voces quibus hunc lenire dolorem
Possis et magnam morbi depellere partem.

Devant ces miracles réalisés par la force psychique, on se sent pénétré de cette vérité que toute la biologie n'est pas dans la végétation cellulaire, que toute la thérapeutique n'est pas dans la médication pharmaceutique ! Et le médecin n'est pas un simple vétérinaire !

Imbus des idées organicistes à outrance, habitués à considérer le corps humain comme une machine, obéissant à des lois physiques et chimiques, douée encore, on l'admet, de propriétés biologiques, certains médecins ont voulu traiter le corps malade uniquement comme on traite une machine détériorée, ou, tout au plus, comme on traite une plante malade, par exemple la vigne atteinte du phylloxera. On purge, on saigne, on désinfecte, on stimule, on calme le système nerveux, on réchauffe, on ralentit le cœur, on acidifie, on alcalinise l'estomac, on tue le microbe ! Tout cela est nécessaire, il serait insensé de ne pas le faire ! Mais ce n'est pas tout ! L'esprit est aussi quelque chose dans notre vie physiologique et pathologique et le médecin guérisseur doit utiliser ce levier puissant. Car, comme dit Montaigne, « c'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain ».

Il existe une psychobiologie, il existe une psychothérapeutique, une thérapeutique qui agit sur l'organe de la pensée pour réagir sur les autres organes, qui fait intervenir l'esprit pour guérir le corps !

Elle est signalée depuis longtemps, l'action considérable du moral sur le physique, de l'esprit sur le corps. Assertion banale, mais vaguement conçue et incomplètement appréciée, aujourd'hui cela est devenu une vérité

scientifique qui se démontre rigoureusement, comme une réaction de chimie. Une nouvelle psychologie expérimentale est née qui apporte à la thérapeutique une arme nouvelle, souvent efficace. D'une portée plus vaste encore, elle éclaire bien des questions obscures dans l'histoire de l'homme et de l'humanité ; elle dépouille bien des mystères et des miracles en les ramenant aux lois de nature. Lumière projetée dans l'âme humaine, elle fouille le monde moral comme le scalpel dissèque le monde physique ! Doctrine exacte, basée sur les faits expérimentaux, par ses applications à la médecine, à la sociologie, à l'humanité, elle constitue, je n'hésite pas à le dire, une des plus grandes conquêtes scientifiques de notre temps.

Mais je retourne à notre organisme humain. Tandis que nous l'interrogeons d'un dernier coup d'œil, en nous scrutant nous-mêmes, j'entends une question qui impérieusement se dresse devant moi ! L'homme est une machine qui pense. Matière et esprit ! Etes-vous matérialiste ? Etes-vous spiritualiste ?

Nous affirmons hautement, au nom de la science, que l'esprit commande et fait agir la machine. Mais nous ajoutons, au nom de la science, que si l'esprit actionne les organes, ceux-ci à leur tour agissent sur l'esprit. La matière lui est subordonnée ; mais lui-même est prisonnier de la matière. Chez l'homme vivant, la vie psychique est liée à l'organe ; nous ne l'observons que comme fonction du cerveau, centre de là vie psychique, comme de la vie végétative. Et cette fonction, je veux dire l'esprit, grandit, évolue, décline, se modifie, se pervertit, avec le cerveau lui-même dont elle suit les vicissitudes organiques. Nous ne connaissons l'âme qu'enchaînée au corps, inhérente à la matière, et la science ne peut dire si l'âme est indépendante du corps, si l'esprit existe sans la matière ! La science seule ne peut répondre et je crains

de m'aventurer dans le domaine de la spéculation métaphysique ou de la conscience individuelle.

Je m'arrêterai au seuil de l'inconnu, avec le sentiment de mon ignorance profonde, mais avec foi dans l'intelligence qui règle notre destinée ! Certaines questions sollicitent avec obstination notre curiosité inquiète et impuissante. Hommes de science, sachons rester dans le domaine qu'il nous est donné d'explorer. Il est vaste et beau, le monde moral et physique que nos sens contemplent, que notre intelligence embrasse, dont l'horizon est accessible à nos yeux du corps et de l'esprit ! Mesurons avec une fierté légitime le chemin déjà parcouru et avec une confiance invincible celui qui nous reste à parcourir !

Messieurs les Étudiants,

Ce n'est pas de notre jeunesse universitaire qu'on peut dire : c'est un corps sans âme ! Vous avez affirmé votre vitalité ! Avec l'élan de vos cœurs généreux et enthousiastes, vous avez rehaussé l'éclat de nos belles fêtes, en y conviant vos camarades de France et de l'étranger. Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous avons salués tous ces drapeaux amis venus de si loin pour se fusionner en un seul faisceau, dans une étreinte commune de sympathie pour la France et de confraternité humaine ! Tous ces jeunes cœurs battaient à l'unisson du vôtre et dans le vôtre battait l'âme de la France ! Vous avez fait honneur au drapeau que les dames de l'Université vous ont confié. Qu'il me soit permis en leur nom de vous remercier !

Sur ce drapeau est inscrit la devise de notre martyr lorraine. Vive labeur ! Ecoutez cette parole et labourez avec ardeur le champ de la science pour que l'Université

de Nancy mérite le double titre de foyer patriotique et de foyer scientifique.

Le siècle touche à sa fin. Nul plus que lui n'a été tourmenté et déchiré par les événements et par les hommes ; mais nul n'a été plus fécond ; nul dans sa douleur n'a enfanté plus d'idées, plus de science, plus de découvertes utiles ; nul n'a fouillé avec autant de pénétration les grands succès de la nature.

Le vingtième siècle vous appartient. Faites-le aussi glorieux, faites-le plus heureux que le nôtre !
